

# *Fastes de cour*

COSTUMES DE BELLANGE  
ET BERAIN AU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE

Paulette Choné  
Jérôme de La Gorce



Musée Condé, Chantilly  
Éditions Monelle Hayot

## Bellange & Berain

Jacques Bellange et Jean Berain ? Notre siècle n'aurait pas songé à les réunir, peut-être aurait-il hésité à les rapprocher si l'histoire n'avait arrangé leur rencontre. Voici trois mondes : les fêtes de cour, la Lorraine, la passion des collectionneurs. Soudain, leur combinaison devient opérante : les costumes de Bellange et de Berain, après avoir longtemps sommeillé ensemble dans un portefeuille de la collection du duc d'Aumale, vivent à présent dans une exposition et un livre. En les admirant, en les étudiant, nous découvrons à quel point leur rapprochement était inévitable et captivant, combien il renouvelle notre regard sur les fêtes d'un long XVII<sup>e</sup> siècle.



Dès 1810, « Bellange et Berain » s'étaient trouvés associés dans le *Cabinet de M. Paignon-Dijonval*, l'inestimable collection de dessins et d'estampes dont son petit-fils Charles-Gilbert, vicomte de Morel-Vindé, avait fait dresser l'état « détaillé et raisonné ». Au chapitre « Dessins de différents genres. Décorations de théâtre », sous le n° 4117, est décrit

un recueil de dessins représentant des temples, des palais, des vues de ports de mer, places publiques, fêtes, carrousels, combats, ballets, chars, autels, étendards, instrumens, modes et autres objets servant aux décorations de théâtre ou aux fêtes publiques et particulières ; la plupart de ces dessins ont été faits pour les fêtes données à Versailles par Louis XIV : une partie est coloriée à l'aquarelle, l'autre partie n'est que tracée ; quelques-uns sont par Bellange et Berain, les autres sans noms d'auteurs. La totalité se monte à seize cent quarante trois dessins contenus dans seize portefeuilles, grand in-fol.

Gilbert Paignon-Dijonval (1708-1792), riche drapier de Sedan, avait commencé à l'âge de seize ans l'une des plus belles collections du XVIII<sup>e</sup> siècle, achetant dans les ventes « des cabinets de Nau, Gagni, Mariette, Bandeville, etc. » Les noms d'amateurs viennent dans un ordre aléatoire et incomplet à l'esprit de son petit-fils, dont la mémoire laisse échapper les ventes célèbres comme celle de Quentin de Lorangère ; si l'on n'est pas surpris de voir ici cité le grand connaisseur d'arts graphiques Pierre-Jean Mariette, Augustin Blondel de Gagny et la présidente de Bandeville sont moins illustres, et le premier nom, Nau, n'est connu que par son association avec « M. B. », Toussaint Bellanger, bibliophile et amateur d'art, ancien notaire au Châtelet, dans une vente de 1776. Bellanger avait été l'un des acquéreurs – non le plus fameux - de la collection consacrée aux « fêtes de France » réunie par l'actif Claude Pioche du Rondray. Dans le volume IV de son supplément de 1775, la *Bibliothèque historique de la France* ajoute à la notice de 1719 à propos des *Diverses Pieces, composant le Cabinet de M. du Rondray (...)* cette information précieuse :

Ces Pieces curieuses ont passé successivement à M. Bellanger & à Madame la Marquise de Pompadour : elles sont actuellement entre les mains de M. le Marquis de Marigny son frère. En voici la Description, que le Père le Long a donnée, & qui nous étoit échappée.

Suit la liste détaillée de 34 recueils (24 numéros) qui avait circulé parmi les amateurs en manuscrit. Son premier numéro révèle « Trente Dessins des figures séparées, tant à cheval qu'à pied, des anciens Tournois : *in-fol.* », où l'on serait tenté de reconnaître les dessins de Bellange. Est-ce le hasard qui les plaça en tête d'un ensemble digne d'avoir retenu l'attention d'un amateur aussi éclairé que le directeur des Bâtiments du Roi ?

Le nom de Bellange, peut-être garanti par une inscription disparue, disait encore quelque chose à Paignon-Dijonval, au peintre et graveur Bénard qui rédigea le catalogue de sa collection, voire à Morel de Vindé. En 1819, celui-ci vendit la collection de son aïeul - 6000 dessins et 60000 estampes - au marchand d'art londonien Samuel Woodburn (1786-1853), pour la somme de 125000 francs. Du 16 au 25 juin 1854, les dessins de la collection Woodburn, dont une partie avait été entre-temps vendue au peintre Thomas Lawrence, puis rachetée, furent dispersés en vente publique (Lugt 21988). À la page 66 du catalogue, on lit : *Perault 1551 A set of designs of*

*costumes, for the celebrated Caroselles of Louis XIV.*- coloured 56. Le 9 octobre, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, exilé en Angleterre depuis 1848, achetait au marchand Colnaghi l'ensemble décrit comme *60 drawings of the Costumes for the Fetes de Louis 14 by Perrault*. Cette indication répète la précédente, qui reprend elle-même celle du *Cabinet de M. Paignon-Dijonval*. Au passage, l'attribution s'était faite tout naturellement à l'auteur de la relation du *Grand Carrousel du Roi* (1662), Charles Perrault. Après avoir excité la passion encyclopédique de du Rondray, après être passés ensemble entre tant de mains célèbres, Bellange et Berain, sous une étiquette fautive, réussissaient à toucher la passion du prince pour l'histoire et l'art de sa patrie.

Bellange et Berain cousinent par une assonance harmonique, leurs initiales. Leurs noms ne sont pas parmi les plus célèbres. Le premier a beau évoquer à la fois la grâce ineffable d'un « Bel Ange » et le divin Michel Ange, force est d'admettre qu'il n'est pas bien connu ; le second est souvent associé exclusivement au décor « à la Berain ». Or leurs univers excèdent ces clichés flous ou réducteurs. Ils ne sont pas de la même génération, pas du même XVII<sup>e</sup> siècle. Bellange est né au début du règne du roi Henri III - mais c'est pure conjecture, et nous ignorons le lieu de sa naissance, l'identité de ses parents. Son activité commencée dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle s'achève avec sa brusque disparition en 1616. Est-il lorrain ? Rien ne l'assure, mais tout ce que nous savons de son itinéraire artistique a pour cadre le duché de Lorraine sous les ducs Charles III et Henri II ; ou pour être plus précis, leur capitale et principale résidence, Nancy « au bon temps », avant la guerre de Trente ans.

La date de naissance de Bellange le fait approximativement contemporain de deux révolutionnaires, Caravage et Rubens, des deux peintres français du règne d'Henri IV Martin Fréminet et Quentin Varin, du grand décorateur de la cour d'Angleterre Inigo Jones. Révolutionnaire à sa manière, savant, capable d'absorber et de fondre ensemble maintes traditions, il fait briller les derniers feux non éteints d'un maniérisme encore très vivant au début du XVII<sup>e</sup> siècle, nullement attardé, celui de Goltzius, de Spranger, de Jacques de Gheyn et du premier Bloemaert. Aussi était-il parfaitement actuel, ce que sa sophistication a fait oublier. Il déconcerte en effet à tout instant : il admire Dürer, mais tel ravissant air de tête semble venir de Corrège. Personnel autant qu'on peut l'être, il joua cependant le rôle d'un maître, initiant son élève Déruiet aux mêlées, à la poésie de la magnificence, à une forme d'aisance pour peindre la gloire. Qui sait ce que Callot et même Georges de La Tour lui doivent en fait d'ironie ?

Jusque dans les scènes religieuses de ses grandes estampes à l'eau-forte où éclate son génie, c'est une fastueuse cour en fête qui s'exhibe, une obsession de ballets, de combats de bague, de carrousels, avec des dames ennuagées d'étoffes vaporeuses, des paladins aux panaches immenses maniant des armes de janissaires. Comme s'il s'agissait de faire revivre la légende arthurienne, la geste de Godefroy de Bouillon ou le roman d'Amadis dans les marges de Tite-Live, voici par exemple un chevalier médiéval et un général romain sous un seul habit. Dans les lices pavoisées se répétaient sous des couleurs d'héroïsme, transfigurées par des costumes d'Amazones et d'Ottomans, les entreprises guerrières du temps présent. Dans des scénographies étonnantes, des machines amenaient le ciel sur la terre. Tel était l'univers des fêtes dans toutes les cours d'Europe au début du XVII<sup>e</sup> siècle.



La vie de Berain coïncide à quelques années près avec celle du Roi-Soleil. Il a mis au point, pour l'ensemble des arts décoratifs, une écriture d'une grande pureté, d'une grande justesse. Le monde de magnificence dans lequel s'est déployé son talent tout au long de son existence est sans commune mesure avec la petite cour où Bellange, « peintre à Son Altesse », a brillé pendant un peu plus d'une décennie. Leurs carrières ne peuvent se comparer. Leurs affinités sont plus profondes : une manière d'aventurer

hardiment leur génie dans le futile, l'éphémère, le tissu, le bois peint, un peu d'or, le clinquant, des nœuds de gaze ; leur instinct infailible de l'élégance, du raffinement. Berain est-il encore « lorrain » ? Il devait à ses origines un certain sens des arts du métal. Tout jeune, il sut s'emparer des figures alertes de Callot : un hommage autant qu'un emprunt. Comment serait-il resté indifférent aux réussites de ses grands compatriotes ? De là à penser qu'à un moment donné d'une assez longue histoire, il eut l'occasion de recueillir précieusement des dessins de Bellange, il n'y a qu'un pas.

À la mort de Bellange en 1616 s'ouvrit une succession qui au début du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était pas réglée. Sa veuve, remariée, avait certifié devant notaire que le « malheur des guerres » n'en avait rien laissé. À Paris, Henri Bellange, leur fils, qui poursuivit jusqu'aux années 1670 une carrière de dessinateur appliqué, avait pu en recueillir des morceaux, comme sa demi-sœur Anne Jacob, épouse du gouverneur de la citadelle de Belle-Île-en-Mer. Son activité amenant Henri dans le milieu des éditeurs d'estampes, qui sait s'il ne céda pas certaines feuilles à Du Rondray, qui hélas était capable d'un peu les farder ? De son côté, Déruet possédait des centaines de dessins de fêtes, collection parfaitement ordonnée de ses œuvres et de tout ce qu'il avait pu rassembler depuis sa jeunesse, lui qui dessina à son tour pour les fêtes de la cour de France après l'effondrement de la Lorraine indépendante. D'ailleurs, à partir des années 1630, un microcosme lorrain se reconstitua à Paris autour de Gaston d'Orléans. Les dessins de costumes de Bellange parvinrent sûrement assez tôt dans une collection française grâce à quelqu'un qui savait encore qui était leur auteur.

La découverte d'autant de nouveaux dessins de la main de Bellange est en soi sensationnelle. Que ces dessins soient d'une qualité sans pareille, qu'ils forment une suite harmonieuse, que leur attribution soit une évidence, l'on s'en émerveillera comme d'un événement à tous égards extraordinaire. Car au-delà de leur valeur pour la reconstitution de l'itinéraire d'un artiste difficile, il faut souligner le saisissement que provoquent leur perfection et la magie de leur invention : aucun créateur de dessins de costumes de mascarade de cette époque ne les égale, ni Arcimboldo, ni Buontalenti, ni Inigo Jones. Le monde des fêtes est plein d'égards pour la tradition et Berain était dans l'âme un conservateur : il avait dû regarder avec vénération les grands dessins de Bellange. Ils reviennent, peut-être un peu truqués, voisinant avec le Grand Siècle dans une tranquillité toute classique. Ce n'est pas ici l'univers névrotique, exaspéré, qui a longtemps servi d'étiquette à Bellange, tout au contraire. Ce qui frappe de toute

manière, malgré tout, c'est leur frémissement, leur romantisme ravissant, leur manière de décréter pour un instant le dimanche de la vie.